HAL
open science

Prototypes, saillance et typicalité

Jacques Poitou

To cite this version:

Jacques Poitou. Prototypes, saillance et typicalité. Nouvelles terminologies, 2000, 21, pp.17-26. hal-00373437

HAL Id: hal-00373437

https://hal.science/hal-00373437v1

Submitted on 5 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nouvelles terminologies 21 (2000) : 17-26

Jacques Poitou (Lyon 2)

Prototypes, saillance et typicalité

1 Introduction

Depuis une vingtaine d'années, le terme de « prototype » connaît une certaine faveur parmi les linguistes (et pas seulement parmi les sémanticiens), mais qu'entend-on au juste par là ? Si l'on met de côté les emplois non définis du mot et de l'adverbe dérivé « prototypiquement » (tels objets linguistiques ont « prototypiquement » telle caractéristique…), le constat s'impose que les conceptions prototypiques ressemblent fort à une auberge espagnole : « meilleur » exemplaire (c'est-à-dire jugé comme tel par une population donnée), exemplaire central, exemplaire le plus cité, exemplaire le plus accessible, appris en premier, version standard et étendue du prototype (cf. Kleiber 1990), etc. etc. Deux questions affleurent dans cette diversité d'emplois : d'une part la définition précise du terme et sa délimitation par rapport à des termes voisins, voire apparentés (saillance, typicalité etc.), de l'autre la question des procédures susceptibles d'être mises en oeuvre pour parvenir à la mise en évidence du prototype. Questions reliées, évidemment, puisqu'une définition donnée implique la mise en oeuvre de procédures données et la mise en oeuvre de procédures données entraîne une définition donnée. De fait, dans les premiers travaux de Rosch sur la catégorisation (Rosch 1973), la structure prototypique des catégories est inférée de tests qui impliquent une certaine définition du prototype, à partir de laquelle des généralisations sont peut-être hasardeuses tant qu'elles n'ont pas été vérifiées par d'autres expériences. Ainsi, du fait que les Dani appellent plus volontiers (c'est-à-dire plus rapidement ou plus massivement) « carré » une figure dont les angles sont droits et les côtés égaux qu'une figure qui n'a pas toutes ces caractéristiques, on peut en déduire une certaine conception du prototype (définie à partir de la reconnaissance de formes), mais on ne peut à strictement parler appeler un tel carré « meilleur exemplaire » que si l'on définit « meilleur » comme « reconnu plus aisément ». On peut certes en conclure, plus généralement, une certaine inégalité des différents éléments de la catégorie, c'est-à-dire une échelle de typicalité (le prototype étant alors une sorte de superlatif de typique), mais il paraît hasardeux d'en postuler la même inégalité dans toutes les dimensions expérientielles envisageables : le rapport entre un carré « meilleur » et un carré « moins bon » n'est sans doute pas le même que le rapport entre un « bon exemplaire » de la catégorie « meubles » comme la table et un « mauvais exemplaire » comme le téléphone (cf. Rosch 1975).

Les procédures envisagées pour la définition du prototype telles qu'elles ont été exploitées jusqu'à présent relèvent de différents types. Nous en examinerons ici deux. Les premières s'appuient sur un jugement des locuteurs sur des objets qui leur sont soumis ; c'est la procédure de la « goodness-of-examplar » (qualité de l'exemplaire). Les secondes mettent en oeuvre l'accessibilité aux membres de la catégorie (reconnaissance ou production plus ou moins rapide des membres de la catégorie).([1]) Nous étudierons ensuite les concepts de saillance et de typicalité et les différents plans sur lesquels ils peuvent être appréhendés.

2 Des procédures de mise en oeuvre du prototype à sa définition

2.1 Les jugements des locuteurs sur les éléments d'une même catégorie

La première approche possible tourne autour du concept de « goodness-of-examplar », mesurable sur la base de tests de jugement : l'élément e_i est considéré comme prototype de la catégorie C s'il est jugé par les sujets comme « meilleur » membre de la catégorie que e_j. On obtient ainsi une échelle de « typicalité », le prototype étant l'élément situé au plus haut niveau de cette échelle. Mais vu les réponses habituellement divergentes des sujets testés à la question de la « goodness-of-examplar », le critère est ici quantitatif : e_i est considéré comme prototype de la catégorie si le nombre de sujets qui lui attribuent le label « meilleur exemplaire » est plus grand que le nombre de sujets qui l'attribuent à d'autres éléments. Cela veut dire qu'indépendamment de la question de l'opacité de l'antécédent causal de tels jugements, ce qui sera considéré comme prototype pour la population testée dans son ensemble ne le sera pas nécessairement pour telle ou telle partie de cette population ou même pour tel ou tel sujet. Autrement dit, ce type de tests pose aussi la question de l'hétérogénéité de la population testée et de la différence entre analyse au niveau individuel et analyse au niveau collectif.

De plus, comme le remarque Cruse (1990 : 385) à propos des catégories sémantico-référentielles, la « goodness-of-examplar » recouvre elle-même « au moins trois dimensions » qui sont, selon lui, la bonne formation (un oiseau à une patte est moins bien formé qu'un oiseau à deux pattes), la typicalité (un merle est un oiseau plus typique pour les Anglais qu'un aigle) et la qualité (une émeraude est d'autant plus appréciée qualitativement que son éclat est intense). Notons tout de suite que ces dimensions pourraient elles-mêmes être divisées en sous-dimensions (un oiseau plus ou moins gris est sans doute plus « typique » pour un Anglais ou un Français qu'un oiseau rouge et vert, un gros diamant est mieux évalué (et plus cher) qu'un diamant de faible dimension etc.).

La « bonne formation » ne peut elle-même avoir quelque pertinence que pour une catégorie sémantico-référentielle relativement homogène (c'est-à-dire d'un certain niveau hiérarchique qui semble être ce que l'on appelle le niveau de base ou, selon la tradition aristotélicienne, le niveau des espèces) et par rapport à un critère donné : on peut comparer un merle à une patte et un merle à deux pattes, mais la comparaison entre un merle à deux pattes et un flamand rose à une patte ne ferait pas sens, pas plus que la comparaison entre un merle à une patte et un pingouin au plumage bien blanc…

Enfin, le jugement de « bonne formation » ne peut être limité à une expérience perceptuelle, il recouvre de multiples autres dimensions. Une table à quatre pieds est certes « mieux formée » qu'une table à laquelle il manque un pied, mais ce fait prend une valeur différente selon le contexte dans lequel il est fait : une table cassée est invendable pour le marchand de meubles, inutilisable pour le consommateur. Et si les jugements convergent dans cet exemple concret, il n'y a là nulle nécessité.([2])

Le jugement de typicalité, que Cruse (1990 : 385) définit comme étant le constat que les objets « typiques » ont beaucoup de propriétés communes et peu de propriétés inhabituelles saillantes, nous semble être une manifestation d'un constat de familiarité, lui-même lié à la fréquence des « rencontres » des sujets testés avec les objets qui leur sont soumis. La pertinence de ce critère est attesté par de multiples expériences ; cf. notamment les expériences de Glass et Meany (1978, in Vrignaud 1999 : 57), selon lesquels les sujets classent parmi les oiseaux atypiques des oiseaux possédant des propriétés déviantes de celles de la catégorie (pingouin et autruche) et des oiseaux peu ou mal connus (fauvette, mainate) ([3]). Mais le lien ainsi établi entre typicalité et familiarité fonde le caractère égocentrique de la structure des catégories : les éléments qui apparaissent comme étant les plus typiques sont ceux qui sont le plus familiers aux sujets testés et donc ceux

dont ils ont l'expérience la plus fréquente. Ce fait apparaît nettement dans l'étude sur les boissons présentée dans Poitou & Dubois 1999 : les boissons qui, selon d'autres critères, apparaissent comme étant les plus typiques pour les sujets testés (des adolescents de 13-14 ans) sont celles qu'ils préfèrent (le coca et d'autres sodas).

Troisième aspect mentionné par Cruse, le jugement sur la qualité de l'objet ne peut guère être pertinent que dans le cadre de catégories « de base » relativement homogènes et il implique que la définition du prototype est conditionnée par l'évaluation des éléments d'une catégorie par rapport à un modèle idéalisé : le « meilleur » exemplaire n'est, dans cette perspective, pas un exemplaire moyen, ni un exemplaire familier, mais un élément qui possède à un haut degré (ou massivement) des propriétés évaluées positivement, souhaitées ou attendues par les locuteurs-sujets dans les objets concernés. On peut analyser ce critère de qualité comme étant d'une certaine façon l'antinomique du critère de la familiarité, les éléments « idéaux » étant ceux qui se distinguent positivement des éléments « familiers ». Ainsi, pour des sujets français, les « meilleures » boissons pourraient être, selon un critère de la familiarité, l'eau du robinet et, selon le critère de la qualité liée à la non familiarité, un Clos de Vougeot Premier cru et de la meilleure année – un exemplaire « moyen » ou un exemplaire remarquable.

En fin de compte, les trois facteurs sous-jacents au jugement de « goodness-of-examplar » mentionnés par Cruse, indépendamment des conditions de leur mise en oeuvre (niveau hiérarchique des catégories), apparaissent comme relevant de deux principes antinomiques : la familiarité des éléments de la catégorie pour les sujets (critères de la bonne-formation et de la « typicalité ») et la qualité non familière. Leur mise en oeuvre ne peut donc qu'engendrer des hiérarchies différentes au sein d'une même catégorie.

2.2 L'accessibilité comme approche de la typicalité

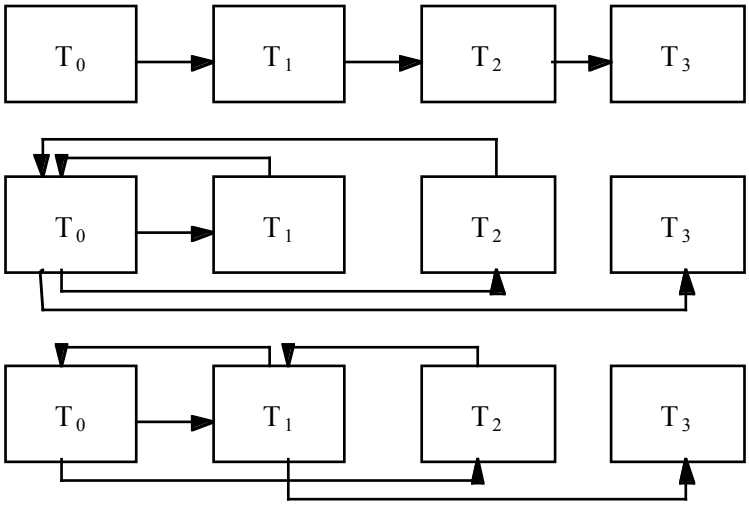
« The prototypical examples of a category appear to be accessed faster and processed more rapidly than more peripheral examples ». (Cruse 1990 : 384). Ce critère de l'accessibilité peut être mis en oeuvre dans le cadre de tests de production : plus un élément est accessible rapidement, plus il peut être produit rapidement. Ces tests, baptisés par les psychologues « production de normes catégorielles », ont été abondamment pratiqués, et pas seulement dans le domaine des catégories sémantiques : cf. les tests de production de formes morphologiques menés par Aronoff (1980) et, à sa suite, par bien d'autres – nous y reviendrons. Dans le domaine spécifique des catégories sémantico-référentielles, la consigne pour ces expériences consiste à donner à un ensemble de sujets un terme considéré comme un nom de catégorie (le terme inducteur) et à leur demander de lister les termes constituant des instanciations de cette catégorie (cf. entre autres Dubois 1983, Dubois 1986, Poitou & Dubois 1999).

Là encore, la mise en oeuvre de ce critère implique une analyse quantitative sur un ensemble de sujets. Les éléments que l'on considère comme les plus accessibles, c'est-à-dire ceux qui sont effectivement produits le plus rapidement sont ceux que le plus de sujets testés produisent rapidement. Le critère de l'accessibilité peut donc être abordé à partir du rang moyen de citation d'un terme.

On distingue cette consigne d'une consigne d'association libre, où les sujets sont invités à lister les termes qui leur viennent à l'esprit sans qu'il doive s'agir d'instanciations de la catégorie. Pourtant, si les résultats obtenus avec ces deux consignes ne peuvent qu'être différents, ils ne diffèrent pas nécessairement quant aux processus cognitifs par lesquels les sujets produisent ces listes de termes. En effet, si, dans le premier type d'expérience, les termes sont normalement tous des instanciations de la catégorie, dont le rapport avec le terme inducteur peut donc être analysé comme un rapport de généricité, le nom de la catégorie ne fonctionne pas nécessairement comme

terme inducteur pour tous les termes listés (cf. schéma ci-dessous). Bien au contraire, l'examen de détail des listes individuelles ([4]) fait apparaître des similarités entre termes, sur le plan morphophonique ou sémantico-référentiel, qui indiquent que des termes listés peuvent fonctionner eux aussi comme termes inducteurs pour les termes suivants. Ainsi, dans la liste produite par un sujet allemand à partir du terme *Möbel*, on trouve en rang 1 *Sesse (fauteuil),* en rang 2 *Sofa* et en rang 3 *Sofatisch (table basse)*. On peut supposer que le sujet, tout en restant dans le cadre d'instanciations du terme générique, produit le deuxième terme à partir du premier, quel que soit le chemin qui l'y mène et le troisième à partir du deuxième. Hypothèse n° 1 : à partir d'une sous-catégorie « sièges confortables » dont *fauteuil* est un élément, il explore cette sous-catégorie, accède à *sofa* et de là, par l'exploration des meubles situés dans le même espace et à proximité de *sofa*, il accède à *table basse*. Hypothèse n° 2 : à partir de *meuble*, le sujet explore un même espace meublé (le salon), et cite les noms de trois meubles qui s'y trouvent – la proximité spatiale entre *sofa* et *table basse* est évidemment un argument en faveur de cette deuxième hypothèse, mais qui peut étayer aussi la première (pour le passage de *sofa* à *table basse)* ! Quoi qu'il en soit, la production des termes autres que le premier peut être déterminée soit par le terme imposé auquel le sujet peut revenir systématiquement, soit par chacun des termes produits et susceptibles de fonctionner eux-mêmes comme termes inducteurs. Le processus de production des termes équivaut alors à ce qui se passe dans le cadre d'une consigne d'association libre (à ceci près, évidemment, que joue ici la contrainte que les termes doivent être des instanciations d'une catégorie posée comme générique) et le rang de citation des termes ne peut plus être pris comme mesure de l'accessibilité aux éléments de la catégorie.

Différents chemins possibles à partir du même terme inducteur T_0



L'examen des deux premiers termes cités dans les listes est intéressant à cet égard. Nous en prendrons comme exemples (cf. tableau 1) les différentes contiguïtés attestées pour trois catégories allemandes, *Getränke (boissons), Kleidung (vêtements)* et *Möbel (meubles),* en nous limitant aux combinaisons attestées dans plus de 2 % des listes et sans tenir compte de l'ordre de citation (les chiffres sont, en pourcentage, ceux du nombre de sujets ayant produit ces deux termes en rang 1 et 2).

Tableau 1 : contiguïtés attestés entre les deux premiers termes cités					
Getränke		Kleidung		Möbel	
Cola-Fanta	29	Hose-Pullover	11	Stuhl-Tisch	29
Cola-Limo	13	Hose-Jeans	11	Schrank-Bett	10
Cola-Wasser	10	Hose-Rock	9	Schrank-Tisch	10
Cola-Red Bull	6	Hemd-Hose	9	Sessel-Sofa	10
Bier-Wein	4	Jeans-Pullover	5	Schrank-Stuhl	6
Milch-Wasser	4	Jeans-T-Shirt	4	Bett-Stuhl	6
Cola-O-Saft	4	Hose-Jacke	4	Sessel-Couch	4
		Hose-Unterhose	4	Bett-Tisch	4
				Regal-Schrank	4

(Getränke : *Red Bull = soda tonique, Bier = bière, Wein = vin, Milch = lait, Wasser = eau, O-Saft = jus d'orange ;* Kleidung : *Hose = pantalon, short, Rock = robe, Hemd = chemise, Jacke = veste, Unterhose = slip ;* Möbel : *Stuhl = chaise, Tisch = table, Schrank = armoire, Bett = lit, Sessel = fauteuil, Couch = canapé, Regal = étagères)*

Pour examiner si le deuxième terme est induit du premier ou du terme inducteur, on peut rechercher si des hypothèses plausibles peuvent être élaborées pour justifier la contiguïté entre les deux termes :

– similitude référentielle plausible : Cola-Fanta (deux sodas), Cola-Red Bull (deux sodas), Bier-Wein (boissons faiblement alcoolisées)

– complémentarité référentielle : vêtements et sous-vêtements (Hose-Unterhose), vêtements de dessus haut et bas (Hose-Pullover, Hemd-Hose, Jeans-T-Shirt, Hose-Jacke), vêtements filles et garçons (Hose, Rock)

– relation de généricité : Cola-Limo, Hose-Jeans

– contiguïté linguistique (Hose-Jacke ; cf. l'expression : Es ist Jacke wie Hose – c'est bonnet blanc et blanc bonnet)

Certes, la plausibilité de ces hypothèses n'implique pas absolument que le deuxième terme soit connecté au premier, la connexion au terme générique imposé ne peut être exclue, mais elle peut au moins être mise en doute…

Et cela amène à remettre en cause, au moins partiellement, le concept d'accessibilité comme critère d'approche du prototypique, car il ne peut valoir strictement que pour le premier élément cité (les autres pouvant être connectés à celui qui vient d'être cité). Et si la probabilité pour que les termes les plus « bas » dans la liste soient connectés directement au terme inducteur est plus faible que pour les premiers, la mise en évidence du prototype ne devrait s'appuyer que sur la prise en considération des premiers termes.

On constate d'ailleurs un élargissement progressif de la catégorie, dans ce type de tests, proportionnellement au rang, avec une progression du nombre de termes différents cités au fur et à mesure que l'on descend dans la liste, comme l'atteste le tableau 2.

Tableau 2 : nombre de termes différents cités selon le rang de citation									
	Blumen fleurs	Sport sport	Werkzeuge outils	Kleidung vêtements	Obst fruits	Getränke boissons	Gemüse légumes	Berufe professions	Bäume arbres
rang 1	18	19	7	12	17	10	16	27	17
rang 2	23	18	12	15	13	15	18	31	16
rang 3	28	21	17	20	20	17	25	38	19
rang 4	38	17	21	21	25	24	25	38	28
rang 5	38	26	24	26	32	28	25	35	26

Progression qui, notons-le en passant, légitime l'analyse de la catégorie comme une structure concentrique avec *grosso modo*, au centre, les éléments cités en premier et en périphérie, les

éléments cités en dernier et dont la connexion avec le terme générique imposé peut être médiatisée par les premiers termes cités ([5]) – même si cette analyse n'est pas exclusive d'autres (cf. ci-dessous).
D'un autre côté, la répartition des termes cités entre les premiers rangs est en partie aléatoire du fait de la contrainte de linéarité inhérente aux listes à produire : un sujet chez qui le terme inducteur déclenche deux termes ne peut que les produire en un rang différent. L'étude des rangs de citation de *Tanne (sapin)* et *Fichte (épicéa)* dans les listes d'arbres peut servir d'illustration à ce problème.

Tableau 3 : nombre de sujets (sur 53) citant Tanne et Fichte (5 premiers rangs)					
	Rang 1	Rang 2	Rang 3	Rang 4	Rang 5
Fichte	7	5	10	1	3
Tanne	2	8	6	6	3

Tableau 4 : pourcentages cumulés de sujets ayant cité Tanne et Fichte selon le rang					
	Rang 1	Rang 2	Rang 3	Rang 4	Rang 5
Fichte	13,21	22,64	41,51	43,40	49,06
Tanne	3,77	18,87	30,19	41,51	47,17
Ecart	9,44	3,77	11,32	1,89	1,89

Sur les cinq premiers rangs (nombre de citations cumulées), *Tanne* et *Fiche* font pratiquement jeu égal (cf. tableau 4), mais la répartition de ces deux termes sur chaque rang révèle des variations importantes : *Fichte* domine aux rangs 1 et 3, tandis que *Tanne* l'emporte aux rangs 2 et 4… Et la prise en compte de *Tannenbaum* (de même valeur référentielle que *Tanne*) modifierait l'équilibre global pour les rangs 1-5 au profit de *Tanne*/*Tannenbaum*… C'est dire que les études quantitatives à la virgule près sont en l'occurrence peu pertinentes : la mesure de l'accessibilité ne peut être que grossière.
Dernière remarque. L'analyse quantitative de l'ensemble des termes produits par une population testée donnée (telle que présentée p. ex. dans Dubois 1983 ou 1986) peut fournir indirectement une autre approche quantitative de l'accessibilité. En effet, ces expériences se faisant en temps limité, les termes cités par les sujets sont, parmi l'ensemble des termes qu'ils seraient éventuellement capables de citer, ceux auxquels ils ont accès le plus rapidement. La prise en compte du nombre de citations de chaque terme, c'est-à-dire du nombre de sujets ayant eu accès à ces termes dans le temps limité dont ils disposent, est donc bien une mesure de l'accessibilité. Et partant, on ne peut être surpris qu'il y ait des concordances entre les deux types de mesures… et aussi des divergences, liées aux différences des modes de calcul : des sujets peuvent accéder massivement à un terme donné (dans le temps imparti), sans que ce terme leur vienne en premier à l'esprit. Cependant, de fait, une comparaison, sur les dix catégories allemandes, des résultats des deux mesures (fréquence de citation et rang de citation) fait apparaître une concordance remarquable (au moins pour les termes cités en rangs 1-5 par plus de 50 % des sujets) : les termes cités le plus rapidement sont aussi les plus massivement cités. Un exemple inverse est donné dans Dubois 1986 à propos de l'avocat, massivement cité, mais pas parmi les premiers termes. ([6])

2.3 L'accessibilité comme approche de la structure des catégories

L'hypothèse que, dans une liste d'éléments d'une catégorie, tous les termes ne sont pas connectés au terme inducteur imposé repose sur la prise en compte des similitudes de tous ordres entre les termes cités et contigus, et l'analyse de ces contiguïtés peut constituer une autre voie d'accès à la structure de la catégorie, comprise dès lors non comme une seule hiérarchie de typicalité ou

comme une structure concentrique, mais comme un réseau complexe de relations qui peuvent être analysées en langue comme la matérialisation des parcours cognitifs par lesquels le locuteur-sujet producteur d'une liste de termes passe d'un terme à un autre ?
Les termes produits sont des objets linguistiques, et ils relèvent donc de plusieurs plans : plan du signifiant, plan du signifié et plan des objets ou représentations auxquels renvoient ces signes. Nous nous limiterons pour l'instant à ce troisième aspect en présentant seulement quelques exemples de relations, sans prétendre à l'exhaustivité.
La première relation possible est la plus évidente, car elle est incluse dans la tâche elle-même qui est demandée au sujet : il s'agit de passer d'un terme générique, correspondant à un niveau catégoriel donné, à un terme moins générique correspondant à un niveau catégoriel inférieur dans la hiérarchie. Mais si cette relation conditionne l'ensemble des listes produites (par différence avec les consignes d'association libre), des contiguïtés entre termes peuvent aussi révéler la pertinence de cette relation au sein de la catégorie, avec l'émergence éventuelle de sous-catégories. C'est le cas si, de deux termes A et B, B est tel que l'assertion « un B est un A » fait sens – quel que soit l'ordre dans lequel soient disposés A et B : au sein de la catégorie, le locuteur-sujet peut *a priori* aussi bien passer du plus générique au moins générique que l'inverse.
Une deuxième relation est attestée par la contiguïté entre deux termes dont les référents relèvent d'une même sous-catégorie (que l'on peut mettre en évidence à la fois par les propriétés communes aux deux termes et la différence entre ces propriétés et celles d'autres éléments de la même catégorie). Ainsi, dans la catégorie des légumes, on peut mettre en évidence (entre autres) les sous-catégories suivantes : « herbes d'assaisonnement » (*Dill (aneth)* et *Petersilie (persil)),* « variétés de chou » (nombreux termes), « légumes de forme semblable » (*Blumenkohl (chou-fleur)* et *Brokkoli* ; *Auberginen*, *Zucchini (courgette)* et *Gurke (concombre), Zwiebel (oignon)* et *Knoblauch (ail),* « termes de même valeur référentielle » (*Karotten* et *Möhren* ; *Lauch* et *Porree (poireau))* etc.
Une troisième relation peut être établie entre éléments d'un même espace – quel que soit cet espace, évidemment différent selon les catégories concernées : pour les meubles, ce peut être une même pièce (cf. la contiguïté, dans l'exemple cité ci-dessus, entre *Sofa* et *Sofatisch (table basse),* pour les légumes un même plat (cf. les contiguïtés entre *Gurke (concombre)* et *Tomate*), pour les fruits une même origine (ainsi, les termes les plus fréquemment contigus à *Mango (mangue)* sont des noms d'autres fruits exotiques, *Kiwi*, *Ananas*, *Papaya* et *Wassermelone (pastèque)).*
Sur la base de ces relations, une catégorie peut être analysée non plus seulement comme un ensemble doté d'une structure concentrique, mais comme un réseau de sous-catégories interreliées, soit une catégorie en chaîne (cf. un exemple pour la catégorie des boissons dans Poitou & Dubois 1999).

2.4 Bilan

L'examen de ces deux méthodes d'approche de la structure interne des catégories fait d'abord apparaître leurs différences et, pour chacune, la complexité et la multiplicité des facteurs d'organisation des catégories. Cette diversité rend à notre sens hasardeux l'*a priori* parfois explicité (cf. notamment Cruse 1990 : 385), mais souvent implicite d'une convergence des résultats obtenus à l'aide de ces différentes méthodes. L'attribution de valeurs sur une même hiérarchie de typicalité, outre le fait qu'elle n'épuise pas, et de loin, l'analyse de la structure interne d'une catégorie, dépend fondamentalement des critères retenus : le « meilleur exemplaire » n'est pas nécessairement celui qui est aussi le plus accessible, et les différences dans les résultats que l'on peut obtenir devraient être étudiées et thématisées *a posteriori.* Cependant, il semble que les procédures cognitives par lesquelles les locuteurs manient les

catégories soient, comme nous l'avons vu plus haut, conditionnées (au moins pour partie) par le fonctionnement complexe d'une opposition entre « familier » et « non familier ». Dans une même catégorie, des éléments familiers peuvent être l'objet d'un jugement plus positif que des éléments non familiers, ils peuvent être également disponibles plus rapidement. Mais cette hypothèse n'a qu'une pertinence limitée, d'abord en raison de la structure complexe des catégories (existence de sous-catégories, relations entre ces sous-catégories) et ensuite parce que des modèles idéalisés peuvent être à l'oeuvre qui attribuent au non familier une évaluation et une accessibilité supérieure à celle que peuvent posséder les éléments familiers : la voiture « prototypique » peut être aussi bien une Mercedes ou une Rolls que celle que j'utilise tous les jours.

Par ailleurs, un autre problème affleure dans ces deux approches de la typicalité : la mise en évidence des éléments les plus typiques repose sur une moyenne quantitative. L'élément le plus typique est toujours celui qui apparaît tel pour le plus grand nombre de sujets, soit le meilleur pour le plus grand nombre, soit le plus accessible. On obtient ainsi un résultat qui vaut pour la population testée, considérée comme une masse homogène et dans laquelle toute différence est gommée par le traitement quantitatif. Mais il faudrait distinguer ici au moins deux choses : (a) comment les catégories sont structurées et/ou produites par un individu pris en tant que tel, (b) comment les catégories apparaissent structurées au niveau de la communauté, c'est-à-dire en langue, et rechercher ensuite quels sont les fondements cognitifs sous-jacents à ces structurations – les structurations en langue (c'est-à-dire au bniveau de la communauté) n'étant qu'une résultante complexe de la façon dont les membres de la communauté concernée structurent chacun les catégories.

3 Saillance

3.1 Saillance et typicalité

Si l'on considère que, dans une catégorie organisée (conçue) de façon concentrique, le prototype est (df.) l'élément le plus typique, il reste à examiner le rapport entre deux concepts fréquemment employés dans ce contexte : la typicalité et la saillance.

Nous considérerons ici la typicalité comme un cas particulier de la saillance dans le cadre d'une catégorie donnée : l'élément A est plus typique que l'élément B dans la catégorie C si A est plus saillant que B par rapport à C.

La saillance est ainsi envisagée comme un facteur *a priori* indépendant de la catégorie qui correspond à une association d'un objet avec un élément de son environnement, ou d'une propriété avec des propriétés co-occurrentes. Tout comme la typicalité, il s'agit d'une valeur relative : un objet ou une propriété ne sont pas saillants en soi, mais plus ou moins que tel(le) autre.

Dans les études sur la structure des catégories (nous nous référons ici encore aux tests de production de listes) se pose la question des dimensions de cette saillance, c'est-à-dire des plans différents qu'elle est susceptible de concerner. Dans les premières études à partir des listes de termes (cf. celles de Rosch en particulier), les mots étaient pris comme de simples étiquettes d'objets d'une réalité considéré comme objective (cf. une critique de cette position dans Poitou & Dubois 1999). Mais ce sont bien des signes linguistiques que manient les sujets (qui sont aussi des locuteurs…) ([7]), avec leurs signifiés analysables non seulement pour leurs valeurs référentielles, mais aussi dans leurs rapports avec d'autres éléments lexicaux au sein d'un même inventaire lexical, et avec leurs signifiants, eux-mêmes analysables sur les plans phonologique et morphologique. Et donc, la saillance d'un terme au sein d'une catégorie (sa typicalité) n'est pas

nécessairement le reflet d'une saillance de l'objet désigné par rapport à la catégorie, mais peut aussi être la saillance d'un terme par rapport au terme inducteur imposé, aussi bien sur le plan lexical que sur le plan formel.
Pour rechercher sur quel plan fonctionne cette saillance, c'est-à-dire sur quel plan un terme est associé à une autre, et élaborer des hypothèses plausibles à ce sujet, nous examinerons les contiguïtés entre termes, et d'abord entre le terme inducteur imposé et le premier terme cité. Ainsi, si un terme est cité en premier dans ces listes, c'est en raison de sa saillance particulière, pour le sujet testé, sur tel ou tel plan par rapport au terme inducteur tel qu'il est décodé. L'examen des premiers termes cités constitue donc une voie d'approche à la fois vers la façon dont le terme inducteur fonctionne pour le sujet et vers la dimension de la saillance en jeu dans ces contiguïtés. Quelques exemples en guise d'introduction.
Dans la catégorie des meubles, on constate que *Tisch (table)* et *Schrank (armoire)* sont plus massivement cités par les sujets que *Stuhl (chaise)* et *Bett (lit)* – respectivement 25 et 23 % des sujets contre 13 et 8 % ([8]). Ce fait semble suggérer l'hypothèse qu'un meuble est, pour la majorité des sujets, d'abord quelque chose de massif, quelque chose qui « meuble » une pièce, qui a aussi, peut-être, une certaine hauteur etc. Dans la catégorie des vêtements, le fait que *Hose (pantalon* ([9])) soit le terme le plus cité en rang 1 (47 %) et sur les rangs 1-5 (77 %) peut, en revanche, difficilement être attribué à ses propriétés référentielles : pourquoi citer plus un vêtement du bas qu'un vêtement du haut, alors même que ce sont les vêtements du haut qui sont le plus directement captés par le regard du sujet-locuteur ? D'où l'hypothèse que d'autres propriétés du terme linguistique sont ici à l'oeuvre.
Mais quels que soient les plans sur lesquels se joue la saillance, quelle que soit donc la diversité de ses fondements, tous tiennent aux expériences – diverses – que les sujets ont des termes dans toutes leurs dimensions.

3.2 Saillance sémantico-référentielle

Une première dimension de la saillance concerne le plan sémantico-référentiel, et elle est conditionnée par les propriétés perceptuelles, expérientielles, culturelles etc. des référents des termes.
Au travers de l'analyse globale des premiers termes cités, on peut constater que domine la saillance de « je » par rapport à « tu » ou à « il » et que donc, la structure des catégories ainsi construites a une composante égocentrique. Quelques exemples : dans la catégorie des boissons, dans cette étude menée auprès d'adolescents de 13-14 ans, le coca apparaît en tête du hit parade (et il est peu hasardeux d'y voir la boisson préférée des sujets…) ; dans la catégorie des vêtements apparaissent d'abord les vêtements de dessus (ceux que « je » vois) ; dans la catégorie des professions, le prof est le plus cité (c'est celui que « je » a en face de lui quand il fait ce test…) ; dans la catégorie des légumes, la tomate et la pomme de terre sont les plus cités et parmi les plus consommés – de même que la pomme dans la catégorie des fruits ; dans la catégorie des sports, le football vient en tête (ce n'est pas nécessairement le sport le plus pratiqué par les sujets, mais sans doute celui dont les sujets entendent le plus parler, celui qui est le plus médiatisé) etc.
Mais la saillance sur le plan référentiel, même si elle repose fondamentalement sur l'expérience des sujets, peut être la résultante de facteurs différents, voire antinomiques. Dans certains cas, elle est liée à une familiarité de l'objet pour le sujet, c'est-à-dire à une accumulation d'expériences (cf. les exemples susmentionnés du coca ou du prof). Dans d'autres cas, il peut s'agir d'une saillance par rapport à un modèle idéalisé, tel qu'il est probablement à l'oeuvre dans le cas du chêne (cité par 25 % des sujets en rang 1 et par 71 % sur les cinq premiers rangs) : le chêne n'est certainement pas l'arbre le plus familier aux sujets citadins, mais il a une saillance culturelle (le

roi des arbres, comme le lion est le roi des animaux). Il peut s'agir aussi d'une saillance ponctuelle, occasionnelle liée non à une accumulation d'expériences, mais à l'environnement du moment ; ainsi, dans la catégorie des boissons, le fait que *Red Bull* (boisson gazeuse euphorisante) soit cité en rang 1 par 8 % des sujets (et par 26 % des sujets sur tous les rangs) peut être relié à la campagne publicitaire lancée pour ce produit peu avant la réalisation du test.
Si l'existence de ces différents facteurs de motivation de la saillance est a priori plausible, la détermination des facteurs spécifiques à l'oeuvre dans tel ou tel cas reste néanmoins hasardeuse du fait de la multiplicité des facteurs conditionnant la saillance sémantico-référentielle. Ainsi, la saillance du professeur dans la catégorie des professions peut certes être liée, comme indiqué ci-dessus, à la présence ponctuelle de ce dernier face aux élèves lors du test, mais elle peut être aussi être reliée à la familiarité de cette profession pour les élèves. De même, la saillance de la *rose* dans la catégorie des fleurs, outre le fait qu'elle suggère que le terme générique est décodé essentiellement comme « fleur de jardin » ([10]), peut reposer sur une expérience familière ou sur une saillance culturelle.

3.3 Saillance phonologique et morphologique

Les propriétés formelles des signes linguistiques jouent aussi un rôle essentiel dans la façon dont les locuteurs construisent et structurent la catégorie. Il peut s'agir soit de propriétés strictement phonologiques, concernant tel ou tel segment des termes cités, soit de propriétés morphologiques, concernant donc la structure des termes. De même que pour la saillance sémantico-référentielle, on peut mettre en évidence cette saillance en comparant les formes des termes contigus : si deux termes contigus ont une forme phonologique ou morphologique partiellement semblable, l'hypothèse d'une saillance sur ce plan est plausible.
Juste un exemple : dans la catégorie des fruits, on peut observer la place de *Nektarine* dans les listes. Il est contigu à *Mandarine* dans les listes de 4 sujets et à *Apfelsine (orange)* dans la liste d'un sujet. Dans une autre liste, *Nektarine* apparaît deux rangs après *Mandarine* et *Apfelsine*. Par contraste, il est contigu à *Pfirsich (pêche)* dans trois listes. Dans ce dernier cas, le fondement sémantico-référentiel de la contiguïté est assez évident (similarité de forme et de mode de consommation), et c'est parce que cette similarité référentielle est absente dans les autres cas que l'hypothèse d'une saillance des propriétés formelles des signes est plausible.
Par ailleurs, on peut remarquer que les termes simples tendent à être cités avant les termes complexes multimorphémiques, c'est-à-dire, essentiellement, avant les composés. Ainsi, dans la catégorie des meubles, les sujets qui citent des composés de *Schrank (armoire)* comme *Kleiderschran*k *(armoire à vêtements)* ou *Wandschrank (placard)*, de *Stuhl (chaise)* comme *Schaukelstuhl (rocking chair)* ou *Drehstuhl (chaise tournante)* les citent tous après le composé. Dans le cas de *Tisch (table)*, les faits sont plus complexes, mais n'infirment pas cette tendance générale : (a) de tous les sujets qui citent *Tisch* et l'un au moins de ses composés, 2 seulement (sur 52) citent le composé avant *Tisch* alors que 30 citent le simple avant le composé, (b) le rang moyen du simple est 2,9, tandis que le rang moyen du composé le plus cité, *Schreibtisch (bureau),* est 7,3.
On peut objecter à l'hypothèse d'une saillance morphologique que nous présentons ici l'argument que le simple et le composé dont le simple est le second composant sont sur le plan sémantique, dans un rapport de généricité (le second constituant représentant l'hyperonyme du composé). Mais il s'agit plus d'un postulat en langue que d'une réalité du discours. En effet, en discours, le simple ne peut pas toujours être substitué au composé. Ainsi, dans un énoncé comme « Ich habe einen *Tisch* gekauft » *(J'ai acheté une table)*, *Tisch* peut référer à différents types de table (de cuisine, bureau etc.), mais difficilement à une table-à-langer (*Wickeltisch*) etc. Et donc, même si,

dans certains cas, la relation de généricité est pertinente et si on peut alors poser une saillance des simples sur un plan sémantique, cette hypothèse n'a qu'une généralité limitée.

3.4 Saillance sur le plan sémantico-référentiel ou sur le plan formel ?

Si ces deux types de saillance sont abondamment attestés dans les productions des sujets, la détermination plausible de celle qui est à l'oeuvre s'avère parfois problématique. C'est le cas, notamment, quand des séries de termes possèdent des propriétés communes à la fois sur les deux plans. Ainsi, on trouve souvent groupés, dans un grand nombre de listes de fruits, des paquets de termes composés en *-beere* (l'équivalent du *berry* anglais) : *Erdbeere (fraise)*, *Himbeere (framboise)* etc. Contiguïtés qui peuvent avoir pour fondement aussi bien une similarité des référents (petits fruits souvent rouges ou de couleur plus foncée) que leur similitude morphologique, soit une structure catégorielle ambiguë.

La détermination plausible des propriétés pertinentes dans le déroulement et la construction des catégories ne peut en outre pas résulter d'une généralisation statistique. Le parcours cognitif de chaque sujet peut mettre en oeuvre l'un ou l'autre plan et pendant une durée variable, avec des changements possibles (et de fait fréquents) d'un terme à l'autre. L'analyse des termes et la comparaison de leurs propriétés peut permettre de mettre en évidence quelles propriétés sont susceptibles d'être pertinentes, mais seule l'analyse individuelle des listes individuelles peut permettre d'élaborer des hypothèses sur les parcours cognitifs spécifiques des sujets. Et ceux-ci sont à l'évidence différents d'un sujet à un autre. Un exemple. Dans la catégorie des meubles, le terme *Nachttisch (table de nuit)* se trouve dans trois types de position : (a) après ou avant *Bett (lit)* – auquel cas il est plausible que le lien entre les deux relève d'une proximité spatiale dans un même environnement, (b) avant ou après d'autres composés en *-tisch* (c'est alors la similarité morphologique qui fonde la contiguïté dans les listes, (c) dans des positions qui ne permettent pas d'hypothèse plausible ([11]).

3.5 Saillance lexicale

Enfin, l'analyse des termes cités, de leur rang de citation et de leur fréquence de citation doit être reliée à l'inventaire lexical dont disposent les sujets. Au premier abord, le fait semble trivial : un sujet ne peut citer que les termes dont il dispose, c'est-à-dire ceux qui sont stockés en mémoire et disponibles au moment de l'énonciation. Mais ce fait est essentiel dans l'analyse de la structure des catégories telle qu'elle peut être mise en évidence à partir des listes produites. Si un terme donné apparaît massivement et est rapidement cité, ce peut être sans aucun doute le reflet d'une saillance particulière de ce terme par rapport à la catégorie (le coca dans les listes de boissons produites par les adolescents en est un bon exemple), mais aussi la conséquence d'une saillance de ce terme dans l'inventaire lexical et, plus précisément, la conséquence de la pauvreté de l'inventaire lexical dont disposent les sujets. La comparaison de la catégorie des outils (dans laquelle *Hammer (marteau)* est de loin le terme cité le plus massivement et le plus rapidement) avec celle des boissons est éloquente : chaque sujet n'y cite en moyenne que 9 termes (contre 15 pour les boissons), et les termes simples n'y représentent qu'un peu plus du tiers de l'ensemble des termes cités (contre 60 % pour les boissons).

L'inventaire lexical pertinent n'est en l'occurrence pas l'inventaire global de la communauté linguistique tel qu'il est recensé, entre autres, dans les dictionnaires, mais – au maximum – celui dont dispose effectivement la population testée, considérée comme un groupe homogène et, au minimum, celui effectivement produit par un sujet individuel donné.

En outre, la prise en compte de l'inventaire lexical peut être pertinente non seulement pour la catégorie vue dans son ensemble, mais pour chacune des sous-catégories qu'une analyse

componentielle classique permet de distinguer. Nous en donnerons comme exemple le cas du terme *Hose* dans la catégorie des vêtements. Rappelons que *Hose* peut désigner aussi bien un pantalon qu'un short. Dans le tableau 5 figurent les termes cités par les sujets dans les cinq premiers rangs, avec indication du nombre de sujets les ayant cités et classés a) selon la partie du corps qu'ils recouvrent et b) selon qu'il s'agit de vêtements ou de sous-vêtements.

Tableau 5 : noms de vêtements cités dans les 5 premiers rangs				
	Tête	Haut	Bas	Pieds
Vêtements	Hut (3) (chapeau) Mütze (2) (casquette)	Pullover (33) T-Shirt (32) Sweatshirt (8) Bluse (8) (corsage) Jacke (5) (veste) Schlips (2) (cravate)	Hose (41) Jeans (21) Rock (8) (robe) Short (3)	Schuhe (6) (chaussures)
Sous-vêtements		BH (3) (soutien-gorge)	Unterhose (15) (slip) Slip (3) Stapse (2)	Socken (11) (chaussettes) Strümpfe (6) (chaussettes) Strumpfhose (2) (collant)

Les termes cités en premier rang font apparaître une nette dominance des désignations de vêtements du bas (34) par rapport aux vêtements du haut (11) (et des vêtements par rapport aux sous-vêtements). Mais la prise en compte des termes cités dans les cinq premiers rangs par plus de 1 sujet fait apparaître une dominance quantitative inverse : 88 citations de vêtements du haut contre 65 de vêtements du bas (65), car il y a, dans l'inventaire lexical attesté des sujets, moins de termes pour les vêtements du bas que pour les vêtements du haut.

Pour les vêtements du bas, on peut distinguer, dans l'ensemble des termes cités par le sujets (c'est-à-dire dans leur inventaire lexical) trois types de termes : (a) *Hose* (cité par 45 sujets), (b) 9 composés en *-hose* comme *Jeanshose (jeans)* ou *Reithose (pantalon d'équitation)* – 23 citations en tout et (c) 6 termes autres, comme *Jeans* ou *Short* – 55 citations en tout. Ces termes représentent, toujours dans l'ensemble des listes, 13 % des types et 16 % des tokens.

La prédominance de *Hose* parmi les premiers termes cités apparaît donc comme directement conditionnée par la structure de l'inventaire lexical dont disposent les sujets, et, particulièrement, de la pauvreté du sous-lexique des vêtements du bas. *Hose* domine à la fois parce qu'il a peu de concurrents et parce que la plus grande partie des termes disponibles sont eux-mêmes des composés de *Hose*. La comparaison avec les désignations des vêtements du haut est également éclairante : la disponibilité d'un plus grand nombre de termes dans l'inventaire lexical des sujets a pour conséquence quasi-mécanique une plus grande dispersion des termes cités, c'est-à-dire une fréquence de citation moindre dans ces rangs, à la différence de ce qui se passe pour les vêtements du bas.

Plus généralement, cet exemple montre l'importance de la prise en compte de l'inventaire lexical dans les analyses quantitatives que l'on utilise pour établir une échelle de typicalité. Si un terme comme *Hose* est plus cité que *Pullover*, par exemple, ce n'est pas parce qu'il serait plus typique, ni parce qu'il serait plus disponible au moment de la production des listes, ni parce qu'il serait

« meilleur » que *Pullover,* mais parce que, pour chacune des sous-catégories dont ces termes font partie, la structure de l'inventaire lexical est radicalement différente. On peut en tirer deux conclusions. L'une est d'ordre méthodologique : l'analyse quantitative des termes *cités* doit être doublée d'une analyse qualitative (par sous-catégories) et quantitative des termes *disponibles* pour les sujets testés au moment de l'énonciation à partir de leurs propres productions, cette seconde analyse ayant pour but de mettre en évidence d'éventuelles disparités dans la structure des sous-inventaires. Et on peut penser que ces disparités représentent un cas de figure assez général. Elles peuvent, dans certains cas (comme celui de *Hose*), être d'ordre spécifiquement lexical, mais elles peuvent aussi être en corrélation avec les expériences des sujets. Ainsi, dans la catégorie des fleurs, la prédominance des désignations de fleurs des jardins par rapport aux désignations de fleurs sauvages (pissenlit, pâquerette) peut être reliée à une plus grande familiarité des premières pour les sujets (citadins), mais cette plus grande familiarité est aussi en corrélation avec la disponibilité d'un inventaire lexical plus étendu. La seconde conséquence est d'ordre théorique : les catégories sémantiques telles qu'elles se dégagent de tests de production ne sont pas des catégories d'objets pourvus d'une simple étiquette, mais des catégories de *termes*, c'est-à-dire d'objets linguistiques qui doivent être considérés dans leur spécificité linguistique, avec leurs propriétés intrinsèques et leurs rapports avec les autres objets linguistiques.

4 Bilan

Des considérations qui précèdent, il se dégage une conception de la structure des catégories certainement beaucoup plus complexe que celle (celles) qui semble(nt) avoir été le plus souvent utilisée(s). En premier lieu, le concept de prototype (comme élément le plus haut sur une échelle de typicalité) n'épuise pas la question de la structure des catégories. Il en saisit certes un aspect essentiel, qui a constitué l'un des apports les plus importants des travaux des psychologues de la côte Ouest des Etats-Unis, en rupture sur ce point avec la tradition aristotélicienne : tous les éléments d'une même catégorie n'ont pas le même statut, les sujets ne les perçoivent, manient pas de la même façon par rapport à la catégorie dont ils sont membres. Pour autant, l'échelle de typicalité que l'on peut établir sur la base d'analyses quantitatives n'apparaît que la résultante de facteurs très divers, éventuellement antinomiques et qui relèvent de multiples plans : familiarité plus ou moins grande des représentations concernées, distance de ces représentations par rapport à ce qui s'établit comme une norme ou comme un étalon idéal etc. De plus, ces représentations n'étant appréhendées que médiatisées par leurs signes linguistiques, les propriétés spécifiques de ces derniers et les réseaux de relations (phonologiques, sémantiques, lexicales) dans lesquelles ils entrent contribuent à complexifier la structure des catégories. Autant dire que l'échelle de typicalité n'est qu'une donnée brute dont le fondement, l'antécédent causal doit être lui-même l'objet d'une investigation qui passe par l'examen de détail des propriétés des éléments tels qu'ils sont employés par les sujets.

En second lieu, une catégorie ne peut pas non plus être réduite à une simple structure taxinomique de type linnéen, avec des sous-catégories hiérarchisées en plusieurs niveaux. La diversité des facteurs de structuration est telle qu'une catégorie apparaît, plus que comme une structure concentrique, comme des chaînes de maillons qui s'organisent eux-mêmes sur plusieurs plans correspondant aux différents types de propriétés qui y ont un effet structurant. Chaînes qui peuvent ne pas être complètes (c'est-à-dire ne pas concerner tous les éléments de la catégorie) sur un même plan, les liens entre tel ou tel maillon pouvant être assurés sur un autre plan (avec, notamment, la distinction de deux plans correspondant l'un aux propriétés sémantico-référentielles des termes, l'autre à leurs propriétés formelles).

Enfin, il apparaît nécessaire de distinguer, dans l'étude de la structure des catégories, deux approches différentes même si elles sont complémentaires et dont les interrelations devraient faire l'objet d'analyses de détail : la première concerne la façon dont un sujet donné organise, structure, déploie une catégorie (avec des analyses individuelles des productions individuelles) et la seconde la façon dont cette catégorie existe au niveau collectif d'une population considérée comme homogène, c'est-à-dire, en fin de compte, au niveau de la langue.

5 Bibliographie

Aronoff, M., 1980. The relevance of productivity in a synchronic description of word formation. in : Fisiak, J. (ed.), 1980. *Historical Morphology*. The Hague/Paris/New York : Mouton, 71-82.

Cruse, D.A., 1990. Prototype theory ans lexical semantics. in : Tsohatzidis, S. (ed.), 1990. *Meanings and prototypes: studies in linguistic categorization,* London/New York : Routledge, 382-402.

Dubois, D., 1983. Analyse de 22 catégories sémantiques du français : Organisation catégorielle, lexique et représentation. *L'Année Psychologique* 83 : 465-489.

Dubois, D., 1986. *La compréhension de phrases. Représentations sémantiques et processus.* Thèse de doctorat d'Etat. Paris, Université Paris 7.

Kleiber, G., 1990. *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical,* Paris : PUF.Petit, J., 1985. *De l'enseignement des langues secondes à l'apprentissage des langues maternelles*. Paris : Champion.

Poitou, J., 1997. Régularité, analyses quantitatives et productivité : quelques remarques. Mots possibles et mots existants. Corbin, D., Fradin, B. et al. (eds.) *Forum de morphologie (1ères rencontres). Actes du colloque de Villeneuve d'Ascq* (28-29 avril 1997). = *Silexicales* 1 : 221-230.

Poitou, J. & Dubois, D., 1999 : Catégories sémantiques et cognitives. Une étude expérimentale en sémantique lexicale. *Cahiers de Lexicologie* 74, 1 : 5-27.

Rosch, E., 1973. Natural Categories. *Cognitive Psychology* 7 : 573-605.

Rosch, E., 1975. Family Resemblances: Studies in the Internal Structure of Categories. *Cognitive Psychology* 4 : 328-350.

Russ, Ch. V.J., 1989. Die Pluralbildung im Deutschen. *Zeitschrift für germanistische Linguistik* 17, 1 : 58-67.

Travaux linguistiques de Prague – 2. *Les problèmes du centre et de la périphérie du système de la langue*. Prague : Academia, 1966.

Vrignaud, P., 1999. *Approche différentielle de la typicalité.* Thèse pour le doctorat de l'Université de Paris 5.

[1] D'autres procédures, plus postulées que pratiquées nous semble-t-il, s'inscrivent dans la dimension de l'acquisition des catégories ou de leur détérioration (aphasie) avec l'hypothèse sous-jacente que les éléments les plus typiques sont acquis les premiers et sont aussi les plus résistants à la détérioration pathologique. Indépendamment des difficultés expérimentales de la mise en oeuvre de ce troisième type de procédures, elles ne semblent valables que si l'on part du principe d'une acquisition linéaire des catégories comme une construction continue. Or, rien n'est moins sûr. Ainsi, dans un domaine particulier, l'acquisition des catégories de formation de pluriel en allemand, les études menées (cf. notamment Petit 1985) montrent que cette acquisition n'est en rien linéaire, mais est marquée par des phases successives de surgénéralisation d'un allomorphe particulier (soit un pluriel identique au singulier, pluriel en -s, pluriel en -en etc.), soient des changements de prototype.

[2] Une table en chêne au plateau rayé est peu vendable, mais le défaut peut être indifférent à un consommateur qui envisage de la recouvrir d'une nappe…

[3] On peut relier à cette approche la procédure mise en oeuvre par Rosch (1975) et Dubois (1983) de listage des attributs des membres d'une catégorie : plus les membres d'une catégorie possèdent d'attributs qui se recouvrent avec ceux d'autres membres, plus ils sont typiques.

[4] Nous nous référons ici, comme dans la suite de cet article, au test mené auprès d'adolescents allemands de Rhénanie-Westphalie en 1992 sur une dizaine de catégories (vêtements, odeurs, bruits, sports, professions, arbres, fleurs, légumes, fruits, boissons, outils) et dont une analyse partielle est présentée dans Poitou & Dubois 1999.

[5] Problématique qui rejoint celle ébauchée en linguistique par l'école pragoise dans les années soixante (cf. notamment *Travaux linguistiques de Prague* – 2, 1966.

[6] Les tests de production mis en oeuvre dans d'autres domaines des faits langagiers diffèrent, ce qui n'est pas surprenant, de ceux utilisés en sémantique. Prenons comme exemple celui utilisé par Russ (1989) pour évaluer les formes de pluriel valant, en allemand, pour les masculins monosyllabiques, les formes en -e sans changement vocalique (ex. *Tag* (jour), Pl. *Tage*) et avec inflexion de la voyelle (ex. *Stuhl* (chaise), Pl. *Stühle*). Pour éviter la reproduction par les sujets testés de formes mémorisées, il est nécessaire de demander la production de formes de nonce words, avec toutes les difficultés que cela entraîne : outre le fait que le locuteur-sujet ne réagit pas nécessairement de la même façon vis-à-vis de mots qui n'ont pas (pour lui) de signifié, il peut aussi être tenté de reproduire pour un nonce word la forme de pluriel qui vaut pour un mot existant de forme phonique apparentée, comme le note Russ (cf. l'exemple du pluriel *Blöter* produit pour *Blott*, très semblable sur le plan phonique à *Blatt* (feuille), Pl. *Blätter*). Quoi qu'il en soit, la détermination du pluriel prototypique pour ces mots est conditionnée par le rapport quantitatif qui apparaît entre les formes de pluriel : une forme est considérée comme prototypique ssi elle est produite par une large majorité de sujets. Mais alors que, dans le cas des catégories sémantiques, la production de plusieurs termes en rang 1 par un nombre approximativement égal de sujets ne remet pas en cause l'hypothèse d'une structure prototypique de la catégorie, dans le cas de catégories morphologiques (où le nombre de formes alternatives est nécessairement réduit), un équilibre quantitatif entre formes concurrentes aboutit à une indétermination concernant le prototype – comme dans le cas du test de Russ : 13 formes majoritairement infléchies, 10 formes majoritairement non infléchies et 3 mots pour lesquels les deux formes font jeu égal.

[7] La meilleure preuve en est la citation dans certaines listes de termes à valeur référentielle strictement identique, comme *Karotte* et *Möhre*, ou *Orange* et *Apfelsine*.

[8] Alors que dans l'ensemble des listes, *Stuhl* arrive en tête pour la fréquence de citation.

[9] En fait, tout vêtement du bas ayant deux jambes peut être désigné du terme de *Hose*, du short au pantalon en passant par le slip et le collant.

[10] Ou éventuellement fleur de bouquet… mais en tout cas pas fondamentalement comme fleur sauvage des champs ou des bois.

[11] Nous touchons là au problème-clé des limites de l'analyse des listes individuelles. On peut élaborer des hypothèses plausibles sur des parties de ces listes, à partir de la prise en considération des propriétés des termes cités. Quand cette méthode est inopérante, l'élaboration d'hypothèses sur le parcours individuel spécifique qu'a pu suivre le sujet devient non pertinente du fait qu'elle n'est pas falsifiable.